

Monsieur

L'aimable lettre dont vous m'honoriez le 19^{de} de mai, les cadeaux précieux qui l'accompagnaient, enfin le soir extrêmement obligeant de m'envoyer le journal, tant cherché, tant désiré, de Rupertis, me trouverent excessivement affaibli par des maux de nerfs. Toutes ces preuves de bienveillance de la part d'un homme tel que vous, Monsieur, firent une forte de crises sur mon âme affaiblie, et depuis ce moment, je commençai à me rélever. Ce phénomène presque instantané, pourrait fournir un chapitre fort intéressant aux médecins-psychologues, et sur tout à l'illustre Cabanis. Cependant, je n'eus pas la force de vous faire deux lignes pour accuser la réception de vos bienfaits, et pour vous témoigner ma reconnaissance pour tout ce que vous avez bien voulu faire pour moi - Je ne suis pas non plus en état de vous écrire une lettre en forme, aujourd'hui, telle qu'il le faudrait pour répondre à la vôtre; mais je me livre au plaisir de causer avec vous tout bonnement et dans l'abandon de la confiance que vos sentiments, vos écrits, votre devis (à l'égard de l'écrivain) et votre ami commun de Berlin m'ont inspirés pour vous depuis longtemps.

D'abord, agréer, Monsieur, mes remerciements pour la démarche que vous avez eu la complaisance de faire au Conseil-littéraire de l'Université de Dorpat. J'ai tout lieu d'espérer qu'on l'aura regardée comme une attention de sa part d'autant plus que les commissaires dont je suis chargé ici, me venait de M. le Grand Curateur en Duitens, et du ministre de l'Instruction publique personnellement. D'ailleurs, comme je n'ai demandé que le sage et nécessaire libre innovateur pendant ma négociation amicale, il me semble qu'un Corps éclairé, comme le Conseil susdit, aura apprécié toute la justice de ma demande, les ordres spécifiés donnés de sa part, étant d'ailleurs exécutés avec exactitude. - Vous n'appartenez plus, Monsieur, à ce Corps depuis trois-ans! Si je ne l'ai pas pensé,

pensé, c'est que j'ignorais qu'on eût le droit de s'indigner, et que je savais par expérience combien la majorité dans les délibérations collégiales est différente de la multitude. Ce mot n'est pas dans le Dictionnaire de l'Académie, mais il m'était si familier à cet égard, et voyez un peu le paperet; car voyez savez bien que les langues ne sont que des instruments, et c'est à nous de les façonner pour notre usage.

Ma velle aux écrits dont voyez avec plaisir la littérature latine, et la bonne philosophie, trouvez. Sans voyez tenir quittes de vos discours académiques sur Klogstock, et sur Winkelmann, que je me glorifierai de posséder dans celeb. autorités, je voyez pris d'accepter l'expression tout-particulière de mon cœur vraiment pénitent. J'en connaissais quelques-uns, et votre opuscule sur Platon, de la Rep., et l'autre, sur la différence entre les satyres et les lettres du bon Horace, avaient une place distinguée dans ma petite bibliothèque à Berlin. J'ai dévoté les autres, et je me fais un vrai plaisir de voyez rendre compte de mes jurements et de mes remarques, de ce que ma santé pourra le permettre. Pour le moment, je n'ai qu'à voyez féliciter de votre facilité élégante, de la richesse choisie de vos connaissances, et sur tout du beau humor qui domine dans tout ce qui sort de votre plume. Mais je dois voyez prévenir que j'ai juré une guerre étouffée à tous les auteurs, imprimeurs, éditeurs, correcteurs &c. &c. qui se permettent les lettres U, et J, en place de V, et de I, en écrivant le latin. La négligence qu'on a mise sur ce point d'orthographe dans des éditions magnifiques sorties depuis le XVIII^e siècle jusqu'à nos jours, m'a indigné, et j'ai eu, il y a quelques années, à bien grondé le Du- domi qui a fait souvent comme tant d'autres, tandis qu'il devait se tenir à la rigueur de l'orthographe latine, dont les vrais savants voyez ont laissé des preuves sans réplique. — Je voyez vois très, très, de ma velle pour une velle si méritée. Mais ne suivons-nous pas nécessairement l'orthographe des langues que voyez écrivons, si voyez voyez voulons écrire correctement? Pourquoi se dispenserait-on de ce devoir dans une langue que voyez disingérons déjà trop par la prononciation, et par la fautive

application de bien des mots? - cela vaudrait la peine de m'y engager à publier encore un ouvrage en latin, et à le faire imprimer avec tous les soins des collateurs et des flûtes. - Ce serait une anecdote piquante, que les lettres d'argent un nouveau chef d'œuvre à M. de Hergentern, à l'occasion d'une vitille dont je rougirais, vis-à-vis de tout autre que d'un vrai savant comme vous. -

L'acquisition des volumes MSS. dont vous parlez avec tant d'intérêt, et de grand intérêt à ma curiosité. Vous pourriez satisfaire un jour celle de toute la littérature, en vendant publiquement cette collection, ou en en donnant des extraits, à mesure que vous les trouvez propres à répandre du jour sur l'histoire, et sur la biographie. Malgré mon âge, l'idée de vous voir ouvrir de nouveaux trésors aux générations futures, me fait du bien, et celle de pouvoir me dire = eternis vicis cotis, me réjouit.

Venez à Juvénal. C'était principalement l'édition de Rugerti que j'avais prise notes Compeller d'Etat M. de Beck de vous demander, et non la dernière édition en général. J'ai deux exemplaires de cet ouvrage, (très bien fait pour des gens de lettres) et l'un est relié avec beaucoup de feuilles d'attente que j'ai déjà eues barbouillées. Je ne puis vous exprimer, monsieur, la joie vraiment enfantine que j'ai éprouvée en recevant ce livre de votre confiance généreuse. - Il a été ouvert d'abord d'un fort papier blanc, avec le nom du prêteur en toutes lettres. Je compte avoir le bonheur de vous le rapporter moi-même, et de passer avec vous au moins une journée, pour me dédommager de tant d'occasions perdues, dans mes courses précédentes, et puiser chez vous des lumières dont j'ai fait et dois, comme de raison.

Vous auriez un aperçu du plan de mon travail, si je pouvais ramper aux fouris pour vous le détailler, mais en deux lignes, le voilà, monsieur. Je donnerai les textes le plus correct qu'il sera possible, en suivant les variantes et les observations les plus fondées. J'ai, moi-même, trouvé en m'identifiant avec le poète, et en faisant une attention particulière à certaines tournures, et manières de dire populaires de la langue italienne, plus de 25. endroits qui ont été corrigés par les savants, très savants, qui n'ont jamais songé peut-être à les rapprocher de

vos ma langue. C'est le cas de divis = quod quaerimus, hic est. - A côté, ou au
 dessous du texte, je fais suivre une paraphrase en prose latine, dans laquelle je tâ-
 cherai de rendre mon auteur lisible, pour ainsi dire, convenablement, et je remplis tou-
 tes les transitions burlesques du poète, le suivant dans les excursions qu'il se permet sou-
 vent lorsqu'il se livre à sa verve, ou à son indignation. Je voudrais y ajouter les trois
 meilleures traductions que nous ayons, en Italien, en Français, et en Allemand. J'avoue
 que je ne suis pas fort content de celles que j'ai vues dans cette dernière langue; -
 mais il y a des satires de Juvenal, que j'ai rencontrées trad. par ci-par là dans des
 journaux, que je souhaiterais pouvoir rassembler, comparer et choisir - Vous connais-
 sez sans doute une imitation de celle sur la noblesse, par le jeune Meinert, de Bragel;
 autant que je m'en souviens, elle est des plus heureuses. - C'est la - depuis que vous
 connaissez, me guidez, et je les raille de votre bonté.

Les notes historiques et géographiques etc. pourront être réunies à une Clavis
 que j'aurai soin de compléter sans la surcharger. Quant aux notes grammaticales,
 je renverrai aux éditions savantes, ne voulant pas actum agere, ou crabotem recotam
ponere encore une fois, en pure perte. Mais les notes épitaphes de mon édition seront des
 rapprochements continus avec les faits, et les exemples des temps postérieurs à Juvenal, et
 même de nos jours, dans l'espoir de fournir des matériaux aux philologues qui vou-
 dront estimer les prétendus progrès vers la perfectibilité de l'Esprit humain. -
 - C'est en gros que je vous ai bien ennuyé, honnêtement, et que j'oublie combien
 sont précieux les moments que je déroche à vos études, et à vos travaux? Lardouner-le
 moi, en gros de très excellent amis, J. de M., qui a eu de même patience à mon
 égard, et qui m'a inspiré le courage d'abuser de la vôtre. Je n'ai pas dit tout
 à Berlin, et mille autres part qu'en Russie, ou à mes amis qui sont dans ce qui reste de
l'Empire. J'ai tout au plus, une correspondance à Londres, et c'est de là que j'ai appris, que
 votre ami a été amical par Ap. i qu'il a eu un long entretien avec lui sur l'Égypte, et
 sur la Suisse; que Jean de M. s'est conduit avec honneur, et dignité, et qu'il se prononcera à l'an-
 niversaire de l'Académie un discours, dont j'ignore le sujet, et le ton. - Dis que tout pour-

vous respirer, et que le cours des lettres se soit libre par la suite de vicissitudes ou par la paix, je parlerai de vous à Holwart, et il se réjouira de sentiments que vous me témoignez pour lui. Hélas! Monsieur; j'ai tout fait ce qui dépendait de moi, pour réaliser le bonheur que un ami que vous connaissez bien, lui avait prêté dans une petite lettre latine digne du meilleur siècle. Mais les circonstances s'y sont opposées; et c'est, à mon avis, une des pertes les plus déplorable que nous ayons à regretter dans l'époque actuelle!

Encore une fois pardon, Monsieur, de cette événement lettre, et de mon gémissement. Sa vie qui est celle d'un sage au dernier degré, est microscopique de près. L'épaisseur, me dit-on, très-petit, tandis que je crois former des gros caractères. Vous me lisez, quand vous voulez exercer la vertu difficile de l'indulgence, et vous me dites qu'un homme qui peut vous servir si longuement, doit vous estimer et vous aimer bien sincèrement.

Madame la duchesse de Saxe-Cobourg à qui j'ai fait part de vos soins, et qui vous y a bien reconnu, me charge de ses amitiés pour vous, Monsieur. - Oh! si la saison vous permettait de nous venir voir! - La Bibliothèque que de ce Gymnase académique a des doublets qui devraient tenter le zèle du Bibliothécaire de l'Université dont vous faites l'ornement.*

Mittau le 30. Mars
15. Juin 1807.



Votre très-humble et
très-obéissant et reconnaissant
serv. S. A. Piattoly

*) Saume dans son voyage, intitulé: Mein Sommer (de 1805.) et publié en 1806. parle de vous avec tout le sentiment que vous méritez, Monsieur, dans toutes les ames honnêtes. Il a paru, si ce n'est pas trop tard, que vous avez $\frac{5}{m}$ doublets de revenus par an, assignés à la Bibliothèque. A-t-il été bien informé? et cette somme ne comprend-elle pas bien des frais qui diminuent ses achats annuels?.